

Stéphane Vial

Université de Nîmes

Institut ACTE (UMR 8218), équipe Semiotics

Ce que le numérique change à autrui : introduction à la fabrique phénoménoteknique de l'altérité

Le problème de la différence entre l'homme et la machine n'a jamais été aussi brûlant, complexe et passionnant que dans ce chef-d'œuvre philosophique qu'est la série télévisée *Real Humans*¹, où des robots humanoïdes très réalistes (les *Hubots*, pour « Human Robots ») sont devenus les compagnons ordinaires des humains. En témoigne la question adressée par le personnage d'Inger Engman, avocate en charge des droits des *Hubots*, à son patron : « Comment prouver que vous et moi avons des émotions ? Peut-être qu'il ne s'agit que d'un mode de comportement évolué que nous avons assimilé afin d'être acceptés socialement ? [...] Vous pensez que vous êtes capables de me prouver que les humains ont une âme² ? »

La question peut paraître insensée et pourtant, si elle se pose avec une telle intensité dans une série télévisée, c'est que le développement des sciences et des techniques contemporaines – autour de ce qu'on appelle les NBIC (nanotechnologies, biotechnologies, informatique et sciences cognitives) – autorise de tels questionnements, en raison de l'extension du domaine du calcul informationnel à toutes les sphères de la vie. Jamais, sans doute,

des technologies n'avaient à ce point interrogé, à nouveaux frais, l'essence de l'humanité. Communiquer avec un être humain peut-il s'apparenter à un acte computationnel ? Un processus numérique peut-il (re)produire une relation à l'autre ? Le numérique peut-il engendrer l'altérité ou bien l'altérité se situe-t-elle radicalement *au-delà* de l'être informationnel ? Est-elle commensurable avec le numérique ? Qu'est-ce que le numérique change à notre relation à autrui ? Comment se manifeste l'altérité à l'heure des artefacts numériques ?

Dans cet article, nous proposons d'esquisser des éléments de réponse inhabituels à ce problème grâce à une approche originale de phénoménologie de la technique dont les fondements ont été posés *L'être et l'écran* (Vial, 2013) et que nous appelons *phénoménologie techno-transcendantale*.

Cette approche consiste à envisager les artefacts en général comme des phénomènes qui s'offrent à la perception vécue (ils « apparaissent » au sujet) en partant du principe que le processus même de l'apparition de l'être (l'ontophanie), et donc de la perception, est toujours

conditionné *a priori* par des facteurs techniques, quel que soit le système technique de référence dans lequel nous vivons. Cela implique de considérer – d’une manière qui peut être perçue comme provocante mais qui est pourtant très sérieuse – que l’altérité elle-même, dans l’expérience vécue, est *toujours et déjà* un phénomène technique, c’est-à-dire une réalité techniquement conditionnée, du moins dans sa dimension phénoménale. Si l’Autre n’est pas en soi *une donnée* engendrée par la technologie, l’Autre comme phénomène nous est néanmoins *donné* par l’environnement techno-perceptif dans lequel nous vivons, dans des conditions historiques et techniques déterminées, qui sont aujourd’hui celles du «système technique numérique» (*Ibid.*). La manière dont autrui nous apparaît, que nous appelons «autruiphanie» et que nous distinguons de l’altérité, prend alors des formes diverses selon le contexte techno-perceptif dans lequel on fait l’expérience de l’autre. Dans notre nouvel environnement numérique, l’autruiphanie acquiert une forme nouvelle et singulière, qui reconfigure entièrement au plan phénoménologique la nature de l’expérience de la présence de l’Autre. Par «numérique», nous n’entendons pas seulement «l’être informationnel», mais la *matière informatisée en réseau* et l’ensemble des produits, services et usages qu’elle rend possible au sein du système technique numérique contemporain. C’est la manière dont autrui parvient à s’incarner à travers cette matière, à se donner à percevoir à travers elle, qui engendre une nouvelle autruiphanie, ainsi qu’en témoigne l’amitié en ligne, l’une de ses formes les plus significatives.

Au commencement était l’ontophanie

C’est à Gaston Bachelard que l’on doit la notion de «phénoménotechnique». Chez lui, elle désigne la capacité de la science moderne à fabriquer les phénomènes grâce à des instruments techniques. Dans la physique nucléaire,

par exemple, le noyau atomique ne devient une réalité phénoménale qu’à partir du moment où l’accélérateur de particules permet d’en observer les effets. La science moderne construit les phénomènes de l’intérieur plus qu’elle ne les découvre de l’extérieur, à coup de théories matérialisées en instruments. Par *phénoménotechnique*, il faut donc entendre une technique constructiviste de manifestation des phénomènes – autrement dit, la technique engendre la phénoménalité.

L’hypothèse de l’ontophanie, que nous avons proposée pour la première fois dans *L’Être et l’écran* (Vial, 2013), n’est rien d’autre que celle d’une *phénoménotechnique généralisée*: si la constructibilité technique est un critère d’existence phénoménale, cela n’est pas seulement vrai pour les phénomènes de la science; tous les phénomènes du monde doivent leur phénoménalité à des facteurs techniques. C’est même l’un des fondements inaperçus de la phénoménalité que d’être techniquement conditionnée. Le fait d’apparaître comme une chose ou comme un être devient alors un processus phénoménotechnique en soi au sens où la technique conditionne la phénoménalité des phénomènes.

L’ontophanie est donc l’idée suivante: tout phénomène est en soi phénoménotechnique. Il y a une technicité transcendante de l’apparaître, c’est-à-dire une dimension technique *a priori* dans toute manifestation phénoménale ou «phanie». Cela n’est pas propre à l’âge numérique, mais est constitutif de toute phénoménalisation, quel que soit le système technique de référence dans lequel on se trouve. Le numérique ne fait que rendre visible une propriété fondamentale de l’apparaître demeurée relativement peu explorée. Il en résulte que toute expérience est en soi une construction phénoménotechnique: en tant qu’interaction perceptive entre le sujet et le phénomène, elle est toujours techniquement produite. La technique est en ce sens une matrice ontophanique, à savoir un moule phénoménologique, produit par la culture et l’histoire, dans lequel se coule notre expérience-du-monde possible.

Rien ne se donne dans le monde sans technique, y compris ce qu'il y a de moins technique au monde. Même ce qui paraît « naturel » n'est qu'une expérience technicisée dont la technicité, par accoutumance, a été à ce point naturalisée qu'on ne la perçoit plus.

Autrui, un phénomène techniquement produit

L'expérience de l'altérité est un excellent révélateur d'ontophanie. Par « expérience de l'altérité », nous soulignons qu'il ne s'agit pas de l'altérité « en soi », dans son essence radicale, mais de l'altérité « pour soi », si l'on peut dire, c'est-à-dire telle qu'elle se donne à la conscience dans l'expérience vécue. Nous nous interrogeons sur l'altérité telle qu'elle se donne à percevoir, dans et à travers les artefacts historiquement datés qui entourent le sujet. Comment autrui se manifeste-t-il à moi dans le champ de mon expérience ? La thèse centrale de cet article, c'est qu'autrui n'est bien entendu jamais séparable des conditions techniques d'apparition grâce auxquelles il parvient à se donner à ma perception, c'est-à-dire à s'incarner dans une présence que j'expérimente.

La présence de l'autre, dans sa phénoménalité propre, n'a rien de naturel, elle est toujours techniquement produite. C'est ce que nous appelons l'*autruiphannie*, c'est-à-dire la manière dont l'autre nous apparaît et se donne à nous dans l'expérience vécue en fonction de critères techniques. Ce qui semble au premier abord incommensurable avec la technique, à savoir le fait même d'être autrui, possède en réalité une technicité transcendante, du moins du point de vue de l'expérience phénoménologique qu'en fait le sujet. L'autruiphannie n'est donc pas l'altérité, mais seulement sa dimension phénoménale. Elle désigne l'ontophanie d'autrui, c'est-à-dire le résultat de la production phénoménoteknique de l'altérité.

Trois exemples peuvent suffire, au plan phénoménologique, à le montrer.

Premier exemple : l'autruiphannie du face-à-face

La phénoménalité du face-à-face avec autrui est entièrement dépendante de facteurs techniques qui en structurent les propriétés perceptives. Prenons l'exemple d'une conversation entre deux amis dans un café : la table et les chaises déterminent la bonne distance (ni trop loin ni trop près) ; la nature du lieu favorise le retrait du monde du travail nécessaire à un échange de paroles libre et plaisant (un café est un lieu de détente) ; l'environnement social détermine la convivialité de l'ambiance (des gens autour de soi, qui eux aussi boivent un verre) ; etc. L'ensemble des artefacts mobiliers et architecturaux qui composent cette scène conditionne la qualité perceptive particulière avec laquelle autrui m'est, dans ce contexte, donné à percevoir, écouter, vivre, éprouver.

Deuxième exemple : l'autruiphannie téléphonique

Dans une conversation téléphonique, la manière dont autrui m'apparaît à travers le médium téléphonique est encore toute différente : l'absence de perception visuelle du visage et du langage corporel, la présence charnelle et instantanée de la voix et de ses intonations, en sont les propriétés techno-perceptives immédiates et centrales. Il s'agit de « se parler sans se voir » (*Ibid.*). La manière dont autrui m'est donné dans l'ontophannie téléphonique et dont, par suite, il existe pour moi dépend donc de qualités perceptives singulières qui dérivent directement des propriétés techniques de l'appareil téléphonique, lequel apparaît clairement ici dans toute sa dimension phénoménoteknique : tout comme l'accélérateur de particules engendre chez Bachelard la réalité phénoménale des par-

ticules élémentaires, le téléphone engendre littéralement Autrui, du moins en tant que phénomène donné dans le champ de mon expérience.

Troisième exemple: l'autruihanie amoureuse

Pour achever de se convaincre, prenons délibérément comme dernier exemple l'une des expériences existentielles de l'altérité qui semble au premier abord relever de ce qu'il y a de moins technique au monde: l'amour. Quoique ce ne soit pas généralement le biais par lequel on l'analyse et quoique cela permette d'en atteindre seulement un aspect, on peut dire que l'expérience amoureuse est elle aussi technicisée ou phénoménotechniquement produite. Car si l'amour existe suprêmement au moment où on « le fait », alors il faut prendre très sérieusement en considération ceci qu'il y a toujours des conditions techniques déterminant cette *faisabilité* et, ce n'est pas le moins, la qualité possible de cette faisabilité. Pour faire l'amour, il faut (la plupart du temps) se cacher, c'est-à-dire se soustraire au regard d'autrui grâce à des moyens techniques (par exemple, quatre murs). Pour faire l'amour, il faut (la plupart du temps) recourir à des objets pour soutenir l'expérience des corps (lit, canapé, fauteuil, tapis, table, chaise, et tout ce que chacun voudra...), pour se livrer à certains jeux érotiques (sextoys, accessoires divers) ou encore pour garantir confort sanitaire et sécurité (préservatif, pilule, etc.). Généralement, on ne tient pas à y penser, sauf précisément quand cette technicité vient à manquer et met le faire-l'amour en échec. Autrement dit, l'expérience amoureuse elle-même, cette expérience si intime du lien de soi et de l'autre, si souvent auréolée d'un voile romantique spiritualiste et subjectiviste, est en réalité une expérience qui, comme toutes les autres, est également factulisée et technicisée, matérialiste et objectiviste. Nous ne disons pas qu'il s'agit là de sa dimension première et essentielle, mais seulement que cette dimension existe tout autant que

les autres pour que cette expérience ait *lieu* et puisse libérer tous ses effets. Preuve que rien n'arrive dans l'expérience sans médiation phénoménotechnique.

À travers ces exemples, il s'agit pour nous de montrer que l'expérience phénoménotechnicisée de l'altérité, ou autruihanie, est toujours une expérience technologiquement conditionnée. Quelle que puisse être sa complexité (en soi), autrui m'est toujours donné dans une médiation phénoménotechnique, en tant que phénomène (pour soi) de mon expérience. Dans toute manifestation de l'altérité, il existe de la technicité, ou plus exactement, de la technicité transcendantale. La technicité transcendantale est cette technicité *a priori* qui structure l'expérience possible du sujet du fait de l'imprégnation de celui-ci par un environnement artefactuel de référence. Le nôtre est aujourd'hui numérique.

Vers l'autruihanie numérique : l'exemple de l'amitié

Les réseaux sociaux numériques offrent depuis quelques années un nouvel environnement artefactuel dans lequel une nouvelle autruihanie prend forme, qu'on peut appeler l'autruihanie numérique. Celle-ci concerne la manière singulière dont autrui nous apparaît à travers le médium numérique, c'est-à-dire à travers les dispositifs informatisés en réseau qui structurent notre vie. Cette manifestation de l'autre sur Internet est à ce point inédite au plan phénoménologique qu'elle a longtemps paru surnaturelle, ainsi qu'en témoigne très tôt l'usage du terme « avatar » (qui dans ses origines hindoues qualifie une incarnation divine) pour désigner la représentation d'un utilisateur sur Internet ou dans les jeux vidéo.

Il est vrai qu'avant l'âge numérique, il n'avait jamais été possible de faire cette expérience: *communiquer en direct sans se parler et sans se voir*, comme c'est le cas dans

les diverses pratiques numériques de *texting transmedia* incluant les SMS, les tweets, les clavardages sur Facebook, etc.³ L'autruihanie numérique, c'est-à-dire la manière dont autrui se manifeste aujourd'hui dans le champ de l'expérience perceptive à travers les artefacts numériques, est donc radicalement nouvelle. Elle est faite de cette ambivalence paradoxale qui mêle présence et absence (sur Skype, par exemple, l'autre est là sans être là) et qui introduit une nouvelle manière d'expérimenter ce que peut être la présence d'autrui. Et de plus en plus, nous nous y accoutumons. Depuis déjà longtemps, nous avons accepté l'autruihanie du courriel, cette nouvelle manière d'être en relation avec l'autre par e-mail qui fait que, « pour beaucoup d'entre nous, le cyberspace fait maintenant partie de la routine de la vie quotidienne » (Turkle, 1995). Ces dernières années, nous avons également appris à dialoguer quotidiennement sur les réseaux sociaux avec nos amis, nos contacts, nos cercles et, aujourd'hui, cette nouvelle forme de lien social se naturalise. De même, les sites de rencontres deviennent de plus en plus des lieux légitimement acceptés pour la rencontre amoureuse, permettant à ceux qui veulent bien s'en saisir ainsi d'échapper aux servitudes et aux artifices (éculés) des mécanismes sociaux traditionnels de « la rencontre ». Même la consultation psychologique par Skype se banalise, et de plus en plus de personnes, depuis leur domicile, consultent leur psychologue sur Internet malgré les problèmes massifs de confidentialité des données échangées que cela pose, sans parler des conditions fort discutables de transposition du cadre psychothérapeutique.

Ces pratiques diverses montrent que la relation à l'autre dans ses formes les plus variées est d'ores et déjà une réalité restructurée, au plan phénoménologique, par les dispositifs numériques. Le médium numérique est la nouvelle matrice ontophanique du lien social sous toutes ses formes. Grâce à lui, l'autruihanie s'enrichit d'une nouvelle modalité, dont l'analyse phénoménologique ne fait que commencer.

L'amitié en ligne en fournit l'une des meilleures illustrations. On ne peut plus concevoir aujourd'hui l'amitié comme réservée aux expériences hors ligne. Ce que l'expérience de Facebook a introduit n'est pas seulement une tentative de relier les individus entre eux à des fins sociales et marchandes; au-delà de ses usages mercatiques inédits auxquels l'analyse se complait habituellement à se limiter (confidentialité, revente des données, etc.) et qui ne sont pas notre propos ici, il existe une véritable valeur philosophique du concept d'amitié véhiculé par Facebook. Grâce à lui, la notion d'amitié a été étendue à tout une diversité de relations qui n'auraient pas mérité autrefois ce nom. Peut-être que, dans l'esprit des concepteurs du site, l'usage du terme « amitié » – qui est un peu différent de l'anglais *friendship* – n'était qu'une tactique visant à faciliter l'adoption du service. Il n'empêche que, dans les faits, ce terme a introduit dans les esprits et les pratiques une nouvelle dimension relationnelle. Faut-il y voir un appauvrissement de l'amitié ou, au contraire, comme nous le croyons, un enrichissement ?

Si nous n'avions pas largement expérimenté depuis plusieurs années toutes sortes de relations amicales et moins amicales sur Facebook, et plus largement sur Internet, nous ne pourrions pas tenir le même discours. Mais pour nous comme pour des millions d'individus, le bilan est clair et évident : tous ces gens avec qui on échange des idées, on plaisante, on débat, on se découvre des points communs, on finit par aller boire une bière, sont réellement des « amis », chacun à un degré différent (cette notion de degré dans l'amitié n'ayant jamais été plus d'actualité). Des amis dont l'autruihanie est différente de l'autruihanie amicale traditionnelle, mais des amis tout de même, en un sens élargi, étendu, refondu. Pour nous, Facebook doit être considéré comme une invitation, par la pratique, à repenser la théorie de l'amitié. L'amitié n'a jamais été aussi large et riche, vivante et puissante, qu'à l'heure des réseaux sociaux numériques⁴. Aristote disait qu'elle est le fondement du « lien des cités » (*Éthique à Nicomaque*). Cela n'a probablement jamais été aussi vrai. Car ce que Facebook fait des données de ses

utilisateurs n'invalide pas ce que ses utilisateurs font de Facebook. Et ce qui est vrai de Facebook l'est aussi de Twitter. En écrivant le début de cet article, au moment de citer la série télévisée *Real Humans*, j'ai eu envie de remercier son créateur, Lars Lundström, à qui j'ai adressé un message chaleureux sur Twitter. Il m'a répondu en moins d'une heure. Lars Lundström n'est pas mon ami, mais nous avons eu un échange amical. Certes, cet échange a été plutôt pauvre, car très bref. Toutefois, non seulement j'ai régulièrement une grande quantité d'échanges de ce type, mais j'ai surtout une grande quantité d'échanges qui sont plus consistants et plus fréquents que celui-ci, avec des personnes qui entretiennent avec moi des relations régulières, agréables et durables sur les réseaux sociaux. Cela ne signifie pas qu'ils sont tous pour moi des « proches » (certains le sont), mais parfois je les rencontre hors ligne. Aussi, il est clair qu'il est aujourd'hui possible d'étendre le concept d'ami bien au-delà du cercle traditionnel des proches.

Altérité et autruiphanie

L'essence de l'homme n'est pas menacée par le numérique. D'abord, parce que l'essence de l'homme est foncièrement technique : le dualisme anthropotechnique ne tient pas et n'a jamais tenu, cette croyance dans l'idée que l'homme et la technique sont hétérogènes et incommensurables. Comme le disent Nathan Jurgenson et P. J. Rey (2013), « les individus et les groupes sociaux ont toujours été des cyborgs car nous avons toujours existé en tandem avec la technique ». Ensuite, parce que le numérique est seulement une nouvelle étape ontophanique : il fait réapparaître la technicité transcendante de l'altérité, la fabrique phénoménoteknique d'autrui, trop souvent naturalisées et oubliées.

En d'autres termes, la présence de l'autre par médiation numérique introduit une extension du domaine de l'autruiphanie. Sur ce point, nulle contradiction entre l'être infor-

mationnel et l'altérité : c'est peut-être même tout le contraire. Car c'est l'être informationnel en réseau qui nous *donne*, pour ne pas dire nous *offre*, au sens noble, une nouvelle forme phénoménologique de la présence, comme autrefois le téléphone. De fait, il existe aujourd'hui une quantité formidable d'occasions supplémentaires de rencontrer l'autre, et ce, quelle que puisse être la qualité de cette rencontre, qui dépend toujours *in fine* des intéressés plutôt que du médium qui la rend possible. À chacun de voir s'il veut en faire l'expérience et considérer que cette présence d'autrui par voie numérique est réellement une présence de l'autre. Pour nous, qui l'avons maintes fois expérimentée à titre personnel dans les circonstances les plus diverses, cela ne fait aucun doute : c'est bien autrui qu'il m'est offert de rencontrer à travers les artefacts numériques contemporains. Bien entendu, celui qui considère *a priori* qu'aucune expérience de l'autre n'est possible à travers ce médium ne fera, c'est certain, aucune expérience de l'autre par ce biais. Car, entendons-nous bien, si l'objet numérique offre la possibilité (technique) d'une occurrence de l'autre, il est incapable à lui seul d'engendrer une rencontre. C'est le sujet psychique qui choisit, en s'appareillant volontairement à l'objet numérique, de faire de cette occurrence une réalité de rencontre avec l'autre. C'est pourquoi les rencontres par Internet, qu'elles soient amoureuses, amicales ou professionnelles, ne « fonctionnent » que pour les sujets *qui ont psychiquement accepté a priori* que cela pouvait fonctionner « pour de vrai » et non pas pour ceux qui « essaient pour voir » mais n'y croient pas (et encore moins pour ceux qui ne veulent même pas essayer). Seul celui qui croit *a priori* à la vérité possible d'autrui dans l'autruiphanie numérique accède à une possibilité de rencontre par voie numérique. Par conséquent, la médiation phénoménoteknique de l'altérité n'est peut-être pas seulement, comme nous avons essayé de le montrer dans cet article, une simple question d'autruiphanie, c'est-à-dire de phénoménalisation de l'altérité. Il se pourrait bien que l'altérité ne soit pas séparable de l'autruiphanie, c'est-à-dire de ses conditions d'apparition.

NOTES

1. *Real Humans* (en suédois, *Äkta Människor*), série télévisée suédoise créée en 2012 par Lars Lundström et diffusée en France par Arte.
2. *Real Humans*, saison 1, épisode 4 (min. : 35'20).
3. Même s'il est également possible de « se voir » dans une relation en ligne, par exemple *via* un service comme Skype ou FaceTime.
4. Voir à ce sujet l'excellent article de Joignot, 2014.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

JOIGNOT, F., « L'amitié à l'épreuve de Facebook », *Le Monde*, 2 janv. 2014. Disponible en ligne sur : <goo.gl/NnGXmJ>, consulté le 5/02/2014.

JURGENSON, N. et REY, P. J., « About Cyborgology », *Cyborgology* [en ligne], mis à jour le 4 mars 2013. Disponible en ligne sur : <the-societypages.org/cyborgology/about/>, consulté le 5/02/2014.

TURKLE, S., *Life on the Screen. Identity in the Age of the Internet*, New York, Simon & Schuster Paperbacks, 1995.

VIAL, S., *L'Être et l'écran. Comment le numérique change la perception*, Paris, Presses universitaires de France, 2013.